A.-V. CORNIL

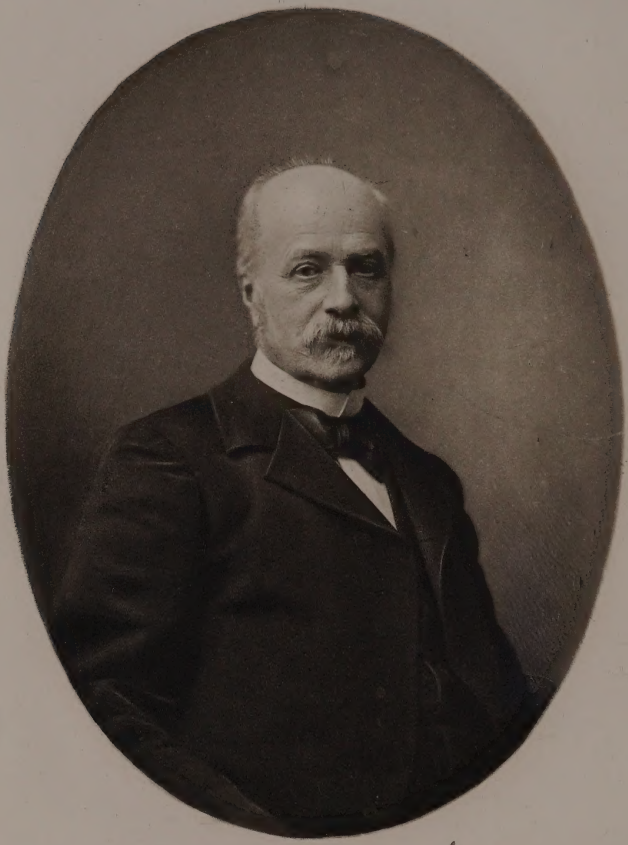
1837-1908

M
11724

[redacted]

WELLCOME INSTITUTE LIBRARY

B-XXIV-Cor



Héliog Dujardin

Phot. Pierre. Petit

46901

A.-V. CORNIL

1837-1908

CORNIL, André Victor (1837 - 1908)

WELLCOME INSTITUTE LIBRARY

WELLCOME LIBRARY
General Collection
M
11724

DISCOURS DE M. L. LANDOUZY

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

La Faculté de Médecine se doit à elle-même de payer au professeur Cornil, le Maître incontesté de l'Anatomie Pathologique en France, un tribut de reconnaissance pour le lustre que ses travaux ont jeté sur l'École de Paris.

D'autres que moi diront par quelle activité, par combien de travaux, avec quel esprit ouvert au progrès, avec quelle largeur de vues, avec quel sens clinique, le Maître sut mener à bien une Œuvre, qui, continuant celle de Cruveilhier et de Charcot, honore si grandement notre pays.

Les élèves de Cornil — dont beaucoup aujourd'hui ont conquis la maîtrise — auront à raconter ce que fut l'homme doux et bon, plein de sollicitude, de dévouement et d'encouragements pour tous ceux qui pratiquaient le culte de la science. Ses confrères; nos collègues de l'Académie de médecine, de la Société médicale des hôpitaux, du bureau de la Société Anatomique, seront unanimes à proclamer la sûreté, l'aménité de ses relations scientifiques.

Ils diront, avec quelle bonne grâce, le Maître se faisait presque le collaborateur de tous ceux, anciens ou jeunes,

qui venaient solliciter son expérience dans son laboratoire à tous si hospitalier.

Ce qu'il m'appartient de rappeler ici, c'est l'éducateur incomparable qu'a été Cornil. Éducateur, il le fut durant un demi-siècle : il le fut sans bruit, sans effort, comme sans défaillance, du premier aux derniers jours.

C'est vraiment Cornil, qui avec Ranvier instaurait chez nous l'Histo-anatomie Pathologique ; c'est lui, qui par la probité de ses descriptions microscopiques, par la limpidité de ses préparations, par la clarté de ses dessins et par la netteté de son enseignement conquérait les jeunes générations d'alors, les nôtres, à l'Anatomie Pathologique nouvelle. Avec quelle foi patiente, avec quelle habileté technique, Cornil parvenait, dans ses cours si documentés, à montrer tout ce qu'il y a de science et d'art dans la pratique de l'anatomie pathologique fine, telle que l'enseignaient — il y a de cela plus de trente ans — l'agrégé Cornil, et Ranvier, le jeune professeur du Collège de France.

C'est par l'Histo-anatomo-Pathologie que Cornil s'essayait — nous savons comment il y réussissait — d'analyste sagace, qu'à l'hôpital, il s'était montré auprès des malades, à devenir synthétiste au laboratoire. Continuant la tradition de Laënnec, le Maître cherchait, par l'étude des fines lésions, à deviner l'enchaînement des phénomènes de la maladie, à déterminer sa véritable cause.

Homme de progrès, Cornil dès la première heure se fait apôtre des doctrines pastoriennes et les importe à la Faculté de Médecine. Dans son propre laboratoire, il ouvre une annexe à la Bactériologie. De là sortent, avec l'aide de Babès les deux volumes du fameux *Traité des bactéries*. Cette

annexe double si vite, si utilement, et avec tant de succès, l'enseignement du professeur d'Anatomie Pathologique, que le Maître en partage l'activité avec ses meilleurs lieutenants, avec nos collègues Chantemesse, Widal et F. Bezançon.

Voilà comme, sans fatigue et sans trêve, Cornil enseigna pendant trente-huit ans : dès 1869 comme agrégé ; pendant vingt-cinq ans comme professeur, depuis l'année 1882 qui le vit succéder à Charcot.

Pour se donner avec passion à son enseignement, pour être le médecin savant et dévoué que nous avons connu, Cornil réservait à d'autres tâches et à d'autres devoirs, une part de sa patiente activité. D'autant plus féconde celle-ci, que entré jeune, dans la Politique par l'amitié qui l'unissait à Gambetta, Cornil, député, puis sénateur, put mettre, en pleine maturité, l'autorité de son caractère, ses connaissances spéciales, son expérience scientifique au service des questions intéressant l'Hygiène publique, l'Exercice de la Médecine et de la Pharmacie.

L'intervention parlementaire la plus importante de Cornil fut, dans la Chambre haute, sa participation efficace, comme rapporteur, à l'étude de la loi de 1892, relative à la protection de la santé publique.

L'élaboration en fut épineuse — elle dura vingt années — Cornil ne recula devant aucun effort pour la voir réussir. Ces labeurs, dépensés par le Maître, pour faire aboutir la loi de salut public, ne sont pas un de ses moindres titres scientifiques. La Faculté de Médecine se devait de saluer avec fierté celui de nos collègues qui aura le plus travaillé à doter la France d'une charte sanitaire.

En peu de mots — tellement l'Œuvre est belle — j'en

aurai dit assez pour montrer combien féconde aura été la vie de Cornil ; pourquoi aux jeunes générations nous la devrons citer en exemple.

Ne fut-il pas vraiment grand, parmi les illustres, ce Maître de notre Faculté, qui, se vouant, chaque jour, par plus de science, à soulager l'humanité, aussi bien travaillait à la gloire médicale, autant qu'à la grandeur de la Patrie.

ACADÉMIE DE MÉDECINE

PRÉSIDENCE DE M. LABBÉ, VICE-PRÉSIDENT

M. LE PRÉSIDENT fait part du décès de M. Cornil, membre titulaire, et s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

J'ai la douleur de vous annoncer la mort de notre cher et distingué collègue le professeur Cornil, qui s'est éteint, mardi dernier, à Menton, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Tous, ici, nous avons pu apprécier ses grandes qualités de savant et l'aménité de son caractère.

Il laisse après lui des regrets unanimes et le souvenir d'un homme de bien dans la plus haute acception du mot. (*Assentiment unanime.*)

Je donne la parole à notre collègue M. Malassez pour lire le discours qu'il a prononcé aux obsèques de M. Cornil.

DISCOURS DE M. MALASSEZ

PRONONCÉ

AUX OBSÈQUES DE M. CORNIL, LE 18 AVRIL 1908

C'est au nom de l'Académie de médecine que je viens dire un dernier adieu à notre collègue, mon cher maître Victor Cornil.

Je n'ai pas à parler de son rôle politique. Il avait été de ces hommes qui, à la fin de l'Empire, jeunes, pleins d'enthousiasme, ayant soif de plus de libertés, se réunissaient et préparaient l'avenir. Ils ne le savaient ni si proche, ni si terrible ! Les diverses fonctions qu'il occupa pendant et après la tourmente l'éloignèrent forcément de la médecine, — la patrie avant la science, — mais il eut le grand mérite d'y revenir dès qu'il le put, le plus qu'il le put et de ne plus l'abandonner jamais.

Il s'était fait connaître et posé en maître dès ses débuts, au sortir de l'Internat et du Doctorat, en 1865, en créant avec Ranvier le célèbre petit laboratoire d'histologie de la rue Christine. L'un et l'autre y faisaient un cours complet d'histologie normale et pathologique en un semestre, ainsi que ce devrait toujours avoir lieu. Puis, en dehors des

leçons, ils étaient toujours là, travaillant à côté de leurs élèves, examinant avec eux les pièces qu'ils apportaient, les préparations microscopiques qu'ils en faisaient, appliquant les nouvelles méthodes d'examen, en imaginant, en essayant d'autres.

Ils avaient, de plus, fondé une société de micrographie qui se réunissait dans le même laboratoire.

Aussi la jeunesse médicale studieuse y accourait-elle de plus en plus nombreuse, des étrangers commençaient à y venir également, on avait peine à y trouver place. La jeunesse va toujours à ceux qui vont de l'avant et se donnent à elle.

Hélas ! au bout de quelques années, ce foyer intense d'enseignement et de recherche s'éteignait en plein flamboiement. Les deux jeunes maîtres étaient entraînés, chacun de leur côté, en des voies différentes :

Ranvier devenait préparateur de Claude Bernard au Collège de France. Il y organisait aussitôt un nouveau laboratoire d'histologie, mais de recherche pure ; et quelques années après, M. Wallon, ministre de l'Instruction publique, créait, ou, plutôt, recréait pour lui la chaire d'anatomie générale.

Cornil, lui, se lançait dans l'absorbante voie des concours : en 1869, il était agrégé de la Faculté ; en 1870, médecin du Bureau central, puis, plus tard, en 1882, il obtenait la Chaire d'anatomie pathologique. Reprenant alors les bonnes traditions de la rue Christine, il organisa avec l'aide de collaborateurs dévoués : Gombault, Letulle, Brault, etc., un enseignement théorique et pratique d'anatomie pathologique ; il y ajoutait même avec Chantemesse un cours

de microbiologie, et donna à tous l'exemple entraînant d'un travail incessant.

Le matin, à l'hôpital, les vivants vus, il passait aux morts, faisant avec un soin minutieux les autopsies de son service et souvent celles des autres services. A l'Hôtel-Dieu il fit mieux ; il organisa un enseignement pratique des autopsies, ce qui n'avait jamais encore été fait en France, ce qui devrait exister dans tous nos hôpitaux.

L'après-midi, et tous les moments qu'il pouvait arracher à ses multiples occupations, il les passait à son laboratoire, préparant, examinant lui-même les pièces qu'il avait recueillies, celles dont on lui confiait l'examen. Puis, une fois par semaine, il avait la Société anatomique qu'il présidait régulièrement et consciencieusement ; et là encore et toujours, il étudiait, il enseignait.

Aussi avait-il acquis en anatomie pathologique une expérience consommée, une maîtrise incomparable ; il n'était guère de lésions qu'il n'ait vues et revues. On pouvait s'adresser à lui, on était sûr d'être cordialement accueilli et admirablement renseigné.

J'aurais voulu donner un court résumé, moins encore, un simple aperçu de ses divers travaux ; ils sont trop. Je ne puis que citer quelques-unes de ses œuvres principales :

En première ligne, son *Manuel d'histologie normale et pathologique*, fait en collaboration avec Ranvier, et qui est presque uniquement le cours qu'ils avaient autrefois professé rue Christine, ouvrage de tout premier ordre, qui a fait vraiment époque, a été le bréviaire de tous les anatomo-pathologistes en France, voire même à l'étranger, comme l'avait été, à une période antérieure, l'admirable Traité de

Cruveilhier. A citer aussi son *Étude anatomo-pathologique et clinique sur la phtisie pulmonaire*, en collaboration avec son maître Hérard, heureux mélange d'une jeune science histologique et d'une vieille et grande expérience clinique. A citer encore ses travaux sur les néphrites, les tumeurs épithéliales, le cancer, la mélanose, la syphilis ; ses études sur la multiplication des noyaux et des cellules dans les tumeurs épithéliales ; son ouvrage sur les bactéries, avec Babès ; ses recherches sur la pneumo-entérite des porcs, avec Chantemesse.

Et il ne se contentait pas d'observer les faits qui se présentaient à lui, d'écouter la nature, comme disait Claude Bernard, il l'interrogeait, il expérimentait. Avec Carnot, avec Chaput, il étudie la cicatrisation des plaies de diverses muqueuses, ainsi que leur régénération ; avec Coudray, la régénération des tissus osseux et médullaire, etc. ; je passe.

Il importe aussi de rappeler son œuvre médicale au Parlement où, soit comme président, soit comme rapporteur de Commissions, il s'occupa de diverses grandes questions : de l'utilisation des eaux d'égout et de l'assainissement de la Seine ; des travaux à exécuter pour le captage et l'adduction à Paris des eaux de source ; des lois sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie, de celle sur la protection de la santé publique.

Que de travaux, quelle belle vie !

Et maintenant, parlerai-je de l'homme ? Il était à la hauteur du savant, plus haut peut-être encore. Il était bon, foncièrement bon, et tous ceux qui l'ont approché d'un peu près n'ont pu que l'estimer et l'aimer.

Il était de ceux qui, à quelque point de vue qu'on les envisage, font l'honneur des milieux dont ils font partie, si hauts soient-ils placés. Il a grandement honoré notre Compagnie ; il en aurait également honoré une autre s'il avait vécu. Il nous appartenait depuis 1884, depuis vingt-quatre ans. Il nous a rendu de grands services.

Il ne venait pas nous exposer de ces brillantes théories qui, le plus souvent, ne font que masquer notre ignorance (d'où peut-être leur succès éphémère) ; mais, dans les discussions où l'anatomie pathologique devait entrer en ligne de compte, pouvait jeter quelque lumière, on le voyait arriver nous apportant des faits précis, minutieusement observés, et cela valait mieux, car les théories passent, les faits restent, et c'est avec eux et par eux que s'élève lentement, progressivement, au-dessus de l'Inconnu qui nous entoure, l'îlot scientifique sur lequel nous vivons.

Tout cela est fini !

Depuis longtemps nous le savions sérieusement atteint, mais son inlassable ardeur au travail nous rassurait, et ce fut presque une surprise quand nous apprîmes l'arrivée brutale, foudroyante, de la terrible et habituelle complication. Cependant, grâce à des soins éclairés et dévoués, il avait pu quitter son lit, gagner le Midi ensoleillé, renaître à la vie ; nous espérions le revoir et le conserver encore. Ce n'était que le fugitif éclat d'une lampe qui s'éteint ?

Cruelle ironie ! Il succombe, comme son élève et ami, notre collègue Grancher, dont nous portons encore le deuil, comme bien d'autres encore, à une maladie qu'il avait tout particulièrement étudiée et combattue !

Au nom de l'Académie de médecine tout entière, au nom de notre Section d'anatomie pathologique, j'adresse à notre cher et grand collègue un suprême adieu, et à tous les siens, à sa veuve, à sa fille, à ses chers petits-enfants, l'hommage de notre profond chagrin. (*Approbation unanime.*)

DISCOURS DE M. CHAUFFARD

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DES HOPITAUX

Messieurs,

Si une moitié de la vie scientifique du professeur Cornil a été consacrée à son laboratoire et à son enseignement, une part non moins large et aussi laborieusement employée a toujours été réservée par notre maître à ses fonctions de médecin d'hôpital. Là, comme partout, il nous a donné l'exemple du travail de chaque jour, accompli non seulement avec la plus parfaite probité scientifique, mais encore avec la sérénité d'esprit, la clairvoyance, la bonté et le dévouement qui doivent être les qualités maîtresses d'un chef de service. M. Cornil aimait passionnément l'hôpital, aussi bien dans les malades qu'il y soignait que dans l'enseignement clinique qu'il se plaisait à répandre autour de lui. Aussi était-il de ceux que nous considérions comme nos modèles, dans notre corps des médecins des hôpitaux. Beaucoup d'entre nous avaient été ses élèves, à l'hôpital ou au laboratoire, et tous nous avions pour lui les mêmes sentiments de respectueuse affection. Je serai donc l'inter-

prête de tous mes collègues en venant, au nom de la Société médicale des hôpitaux, apporter sur cette tombe, au professeur Cornil, et aux douleurs inconsolées qui lui survivent, le suprême hommage de notre deuil et de notre fidèle souvenir.

DISCOURS DE M. BRAULT

PRONONCÉ AU NOM DE LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE

MESSIEURS,

En prenant, le 19 janvier 1883, la présidence de la Société anatomique, Cornil, se réclamait de ses deux illustres prédécesseurs, Cruveilhier et Charcot qui avaient occupé le fauteuil avant lui. Disons tout de suite que personne n'était mieux préparé pour recueillir un si lourd héritage.

Cornil a su continuer la tradition de haute culture intellectuelle, de probité et de rigueur scientifiques, qui furent les qualités dominantes des maîtres auxquels il succédait.

A la fin de l'allocution qu'il prononça en cette circonstance, s'adressant aux jeunes : « ... Soyez persuadés, leur disait-il, que vos recherches personnelles seront fécondes, pourvu qu'elles soient persévérantes et éclairée par l'esprit de désintéressement et d'impartialité... »

Aucun homme n'a suivi avec plus de tranquillité d'âme, de droiture et de ténacité la méthode qu'il enseignait à ses élèves.

Par son assiduité à présider nos séances, par son expé-

rience sans cesse accrue dans une collaboration constante et une estime réciproque, son autorité grandissait. Aussi, eut-il une influence décisive et véritablement éducatrice sur l'esprit des générations qu'il eut la charge de diriger.

Combien il est heureux pour notre Société, qu'en lui accordant la pérennité de la présidence, elle ait permis à Cornil de poursuivre sa belle carrière devant l'élite sans cesse renouvelée de notre jeunesse médicale.

L'autorité que Cornil avait si légitimement acquise n'était pas seulement la conséquence de sa valeur morale, il la tenait au plus haut point du renom scientifique qui s'attachait à ses travaux. Si, son extrême modestie, lui interdisait de le laisser entrevoir, nous avons le droit et nous avons aussi l'obligation de rappeler qu'il fut avec Ranvier le véritable réformateur de l'enseignement de l'histologie pathologique, et qu'à ce titre, nous sommes tous en France ses élèves plus ou moins directs.

Ce Maître si éminent présidait avec la plus extrême simplicité. Nul ne savait écouter avec plus de bienveillance, ni argumenter avec plus de courtoisie. C'est que, par-dessus tout, il aimait la science en artiste, ne perdant aucune occasion de s'instruire et qu'il avait le respect du travail d'autrui.

Dans son désir d'être utile et de rendre son enseignement pratique, il écoutait avec la même attention les communications faites sur les sujets les plus disparates et résumait les discussions les plus ardues en des termes précis et toujours élémentaires.

Son esprit très affiné et d'une critique très sûre cherchait le fait qui apporte la preuve et entraîne la conviction et

nous mettait en garde contre l'abus des théories qui nous bercent et nous illusionnent. Ceci nous explique qu'il n'existe pas un seul de ses travaux, ni aucune de ses argumentations qui ne porte la marque d'une sincérité absolue.

Une générosité naturelle le disposait immédiatement en faveur des hommes de mérite. Ce sentiment s'exaltait dans certaines conditions. Ceux d'entre nous qui ont assisté aux séances du Congrès médical de 1900 présidées par Cornil, se souviennent, dans quels termes d'affection presque filiale et avec quelle chaleureuse émotion, il souhaita la bienvenue à Virchow, notre hôte pour quelques jours. Sans doute, il s'acquittait ainsi d'une dette de reconnaissance envers un savant qui l'avait autrefois accueilli, mais, son trouble trahissait encore bien plus l'admiration profonde qu'il ressentait pour l'auteur de si magnifiques travaux. Il parla de Virchow comme il l'eut fait de Cruveilhier, de Claude Bernard ou de Pasteur.

Tel est l'homme remarquable que la Société anatomique a eu le rare privilège de conserver comme président pendant vingt-cinq ans et dont elle porte aujourd'hui le deuil. Nous garderons à jamais le souvenir de son intelligence si ouverte et si distinguée. Nous lui saurons en outre un gré infini d'avoir augmenté dans une si large mesure le patrimoine scientifique dont notre Société a le droit de s'enorgueillir.

DISCOURS DE M. KELSCH

AU NOM DE LA COMMISSION SUPÉRIEURE D'HYGIÈNE ET D'ÉPIDÉMIOLOGIE MILITAIRES

MESSIEURS,

Des voix plus autorisées que la mienne viennent de glorifier dignement la mémoire du professeur Cornil, et de rendre un éclatant et vibrant hommage au grand renom qu'il s'est acquis parmi nous et au delà de nos frontières, comme maître et comme législateur de l'histologie normale et pathologique.

Tout cependant n'a pas été dit sur cette carrière si noblement remplie. Prodigue de son vaste savoir, de sa féconde expérience et de son inlassable dévouement au bien public, le professeur Cornil dépensa quelques-unes des dernières heures de sa vie au service de la médecine d'armée, comme membre de la Commission supérieure d'hygiène et d'épidémiologie militaires où ses lumières le firent appeler dès la première heure du fonctionnement de cet organe de consultation ministérielle. Il a partagé ses travaux avec la rigoureuse ponctualité qu'il mettait dans l'accomplissement de tous les actes de sa vie publique, et surtout avec sa compé-

tence technique consommée, que relevaient son bon sens si fin, si pénétrant, et ses connaissances pratiques acquises dans les débats parlementaires sur l'intervention des pouvoirs dans la protection de la santé publique.

C'est au nom de cette Commission, et en lieu et place de son président absent, que je viens proclamer les services que lui a rendus le professeur Cornil, associer au deuil général l'affliction dont sa mort prématurée voile nos cœurs, adresser à cet éminent collaborateur le suprême adieu, et dire devant sa tombe que son souvenir restera parmi nous, rayonnant de la double auréole du savant et de l'homme de bien, et entouré de notre pieux respect et de notre éternelle gratitude.

DISCOURS DE M. CHANTEMESSE

AU NOM DES ÉLÈVES DE M. CORNIL

Le professeur Cornil dort son dernier sommeil.

A l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, ni à la Société anatomique, les étudiants en médecine ne viendront plus écouter la parole du Maître qui les guidait avec une autorité très douce et très recherchée, faite du prestige de sa vie.

Peu d'hommes ont accompli un labeur plus soutenu et n'en ont marqué les traces dans plus de domaines de la médecine.

Sans hâte, d'un pas tranquille, sans passion apparente, avec un doux acharnement, il allait à la recherche des faits inconnus ou mal expliqués ; il les considérait en eux-mêmes, en faisait l'analyse minutieuse, plus heureux d'avoir signalé une particularité anatomo-pathologique qui restera vraie dans tous les temps, que d'avoir érigé un système nosographique périssable comme tous les systèmes. Le scrupule de la constatation précise et la méfiance des spéculations doctrinales étaient les caractères essentiels de son esprit.

Tout jeune encore, au sortir de l'internat, il alla étudier l'anatomie pathologique dans le laboratoire de Virchow. Il

était de ces élèves qu'un maître n'oublie pas. Quelques mois avant sa mort, l'illustre allemand tint à venir s'asseoir au foyer du disciple qui lui faisait tant d'honneur et qui avait conservé pour lui l'affectueuse admiration de sa jeunesse.

De cette science de l'histologie pathologique si peu connue chez nous, Cornil et son collaborateur Ranvier devinrent bien vite les maîtres. De ce jour, M. Cornil dota les études médicales françaises d'un enseignement nouveau comme il devait le faire vingt ans plus tard pour la science de la bactériologie.

Ce maître si renseigné, si obligeant, qui semblait recevoir un service quand il en rendait un, était doué d'une simplicité légendaire parmi les étudiants et possédait un esprit d'une curiosité universelle. Précurseur dans la science, dans la politique, dans l'hygiène sociale — il fut le premier savant déjà illustre qui écrivit un livre d'hygiène pour les collégiens — il se révélait à ses intimes comme un artiste d'une délicatesse raffinée. Dans sa maison, foyer d'amitié sûre créé par le dévouement réciproque de deux êtres d'élite, on venait pour admirer les aquarelles, les tableaux, les dessins qu'il avait peints ou collectionnés lui-même, les livres rares, les reliures précieuses qu'il maniait avec les précautions respectueuses d'un bibliophile et la joie dans les yeux.

De ses ouvrages didactiques, les éditions se succèdent, et ses mémoires originaux sont innombrables. Qui voudrait étudier l'histoire de l'anatomie pathologique dans la seconde moitié du siècle dernier, trouverait à chaque pas une description ou un dessin de Cornil.

Hors du domaine de la science pure, il travaillait encore au bien de tous. Vous savez qu'il fut avec Paul Strauss, au

Sénat, un des principaux artisans de la loi sur la santé publique. A la veille de mourir, trop faible pour se tenir debout, il corrigeait dans son lit les épreuves d'un nouveau livre, œuvre posthume qui va voir le jour éteint à jamais pour lui !

Professeur fidèle à la tâche confiée, fidèle à ses convictions, fidèle à ses amis, nul ne le fut plus que M. Cornil. C'est lui qui, au retour d'une mission d'examen à Beyrouth, ne restait que quelques heures au Caire pour ne pas retarder l'ouverture de son cours à la Faculté ; c'est lui qui, républicain de la veille, ami de Gambetta, député ou sénateur depuis de longues années, arrêtait son avenir politique pour ne pas voter l'exil du duc d'Aumale ; et c'est encore lui, quelques-uns s'en souviennent, qui, pour soutenir ce qu'il croyait être les droits de ses élèves, sacrifia, sans hésiter, la tranquillité de sa vie présente et le succès de ses espoirs lointains.

Rares sont les hommes qui meurent sans porter le deuil d'une espérance ; il ne fut pas de ces privilégiés. L'Institut ne devait lui ouvrir ses portes qu'un peu plus tard. Et cependant il eût été logique, il eût été bien que ce savant respecté achevât sa vie dans une telle compagnie, puisqu'il avait donné aux jeunes gens deux exemples à méditer : sa longue et lourde tâche énergiquement faite et l'idéal de conscience avec lequel il l'avait accomplie.

Maître, la légion des élèves que vous avez enseignés, que vous avez aimés et qui vous ont donné leur cœur, s'incline devant vous et vous apporte avec son dernier salut, l'hommage de son respect, de sa reconnaissance et de sa douleur.

DISCOURS DE M. BARTHELAT

PRONONCÉ AU NOM DE L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE DE CUSSET

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est avec une profonde émotion et une vive douleur que je viens, au nom de l'Association amicale des anciens élèves du collège de Cusset, adresser un dernier et respectueux hommage à l'excellent camarade qui était à la fois notre doyen d'âge et l'un de nos présidents d'honneur. Laissant à d'autres, plus qualifiés, le soin de rappeler sa carrière scientifique, qui a été si brillante et si bien remplie, et d'apprécier comme elle le mérite l'œuvre législative à laquelle il a collaboré, je désire évoquer, simplement et en quelques mots — devant cette tombe qui va se refermer pour toujours — les liens qui l'attachaient à sa ville natale, à son vieux collège, ainsi qu'à notre association qui était heureuse et fière de le compter parmi les siens.

Né le 17 juin 1837, Victor Cornil entra dès 1844 — il avait sept ans à peine — au collège de Cusset, en qualité d'élève externe, sous le principalat de M. Faget. Il le quitta en 1851, pour aller d'abord au lycée de Clermont-Ferrand

où il fit sa rhétorique, puis à Paris, à Sainte-Barbe, où il termina ses études secondaires.

Pour notre compatriote, c'était un véritable idéal que d'avoir pu s'instruire, pendant ses jeunes années, tout en restant dans la maison paternelle, au sein d'une famille aimée qui le chérissait d'autant plus que sa santé n'était pas des meilleures. Déjà, à cette époque lointaine, nos aînés se plaisent à nous le montrer comme un camarade charmant et doux, divinement doué et dont l'intelligence, toujours en éveil, permettait d'espérer tout ce qu'elle a réalisé.

Au milieu des honneurs et des succès qui se succédaient, Victor Cornil n'oublia jamais le modeste collège où il avait fait ses premières classes et où il avait contracté de solides et fidèles amitiés. A chaque occasion, il ne manquait pas de s'intéresser à son avenir et il prodiguait, sans compter, sa bienveillante sollicitude et ses encouragements à tous ceux de ses élèves qui venaient frapper à sa porte. Celui qui vous parle revoit encore la main accueillante qui lui fut tendue, lorsqu'il y a près de vingt ans, en arrivant à Paris, il se présenta au cher disparu...

A plusieurs reprises il vint présider, avec sa bonhomie habituelle, la distribution solennelle de nos prix, et quand il fut question de créer notre petite association, l'un des premiers il nous envoya son adhésion. Appelé à la présidence d'honneur dès nos premières réunions et par acclamations, il voulut bien, en 1905, nous donner une nouvelle preuve de sa sympathie en faisant le voyage de Cusset pour y présider notre banquet annuel. Sa présence à notre table — où se trouvaient réunis des disciples, des admirateurs, mais

aussi de nombreux et sincères amis — fut l'occasion d'une affectueuse et unanime manifestation.

Faut-il rappeler encore que tous les ans, au moment des vacances, dégagé des soucis de son enseignement et des préoccupations de sa vie politique, notre savant compatriote aimait à venir se reposer dans ce petit coin du Bourbonnais où il avait été élevé et où il était attiré par de chers et vivants souvenirs. C'est là surtout, dans l'intimité, que se manifestait cette bonté native qui faisait le charme de son caractère. Rentré sans regrets dans la vie privée, bien vite il avait oublié les rancunes et les inimitiés ; sur ses vieux jours, il n'ambitionnait plus qu'une seule chose, disait-il : être bien avec tout le monde.

Frappé à l'automne dernier par un mal qui, hélas ! ne pardonne guère à son âge et à l'heure même de sa mise à la retraite il ne devait pas en jouir longtemps. Nous l'avons suivi pas à pas, au milieu de ses souffrances, avec l'espoir qu'un soleil réparateur le conserverait, de longues années encore, à notre affection. Le cruel et aveugle destin, en fauchant l'un des meilleurs et le plus illustre des nôtres, en a décidé autrement !

Mon cher et vénéré Président, noble et grand ami, nos sentiments de respectueuse sympathie apporteront, nous l'espérons du moins, quelque adoucissement à l'immense chagrin de tous ceux qui vous étaient chers. Votre souvenir restera impérissable dans nos mémoires, et c'est le cœur plein de tristesse que je vous adresse — au nom de tous vos camarades — un dernier et suprême adieu.

DISCOURS DE M. JOSEPH LEFORT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES BOURBONNAIS DE PARIS

MESSIEURS,

J'ai le pénible devoir de rendre un dernier hommage, au nom de la Société des *Bourbonnais de Paris*, au Président respecté et aimé qui, par son autorité scientifique non moins que par son aménité, a tenu parmi nous une très grande place.

Au jour quelque peu lointain où plusieurs compatriotes voulurent grouper en des réunions purement amicales les personnes venues de l'Allier se fixer à Paris, M. Cornil avait immédiatement promis son adhésion.

A côté du savant éminent dont les travaux incomparables viennent d'être rappelés, il y avait en lui un *Bourbonnais* qui n'avait jamais manqué de fournir son aide aux œuvres comme aux hommes de sa petite patrie.

M. Cornil ne nous a pas prêté seulement son nom et son appui moral, il nous a donné son concours effectif. Sa présence était presque certaine à nos séances ; on le voyait toujours affable, toujours bienveillant, accueillant pour les jeunes. Il savait faire trêve à ses soucis multiples pour s'en-

tretenir familièrement avec chacun de nous, se plaisant à rappeler ses premières années au collège de Cusset, retraçant son temps d'internat, ses voyages, parlant beaucoup du séjour qu'il était heureux de faire chaque année dans le Bourbonnais. Avec une aisance qui est le propre des natures d'élite, ce travailleur acharné merveilleusement doué faisait preuve, au cours de ses entretiens, de connaissances littéraires aussi profondes que variées et des goûts d'artiste raffiné. Les allocutions que M. Cornil prononçait à nos réunions offraient un charme infini, elles révélaient la bonhomie souriante, l'indulgence réelle qui le distinguaient.

Lorsque l'an passé, la mort nous ravit le vénéré colonel Laussedat, M. Cornil fut désigné par acclamations pour le remplacer comme président. Cet honneur ne revenait pas seulement de droit à l'une des personnalités dont le département de l'Allier est justement fier; il était accordé à l'homme simple et bon qui avait su, par ses rares qualités, conquérir sans peine toutes les sympathies. Nous attendions beaucoup de lui. La mort a trompé nos espoirs. A une année d'intervalle, M. Cornil suit dans la tombe le prédécesseur qu'il avait loué par d'inoubliables paroles. Mais la Société des *Bourbonnais de Paris*, pour qui le deuil est profond et la perte irréparable, conservera la mémoire du Président qu'elle a été heureuse et fière de posséder.

ARTICLE DE M. LETULLE

PRESSE MÉDICALE DU 18 AVRIL 1908

Le professeur V. Cornil vient de succomber, mardi dernier, 14 avril, à Menton, où, depuis trois mois, parti convalescent d'une broncho-pneumonie grave, il vivait dans l'espoir de récupérer ses forces épuisées.

La Science médicale perd en lui un de ses plus féconds pionniers, et la France le Maître incontesté de l'Anatomie Pathologique, le digne successeur et l'émule des Cruveilhier, des Lebert, des Vulpian et des Charcot, ses maîtres et ses premiers initiateurs.

Doué d'une aptitude au travail peu commune, possesseur d'une robuste santé, Cornil aura offert, un demi-siècle durant, l'exemple vraiment extraordinaire d'une existence consacrée, sans aucune fatigue comme sans heurts, mi-partie à la politique active et mi-partie à la Science. Placé pendant l'année terrible, par Gambetta, son ami fidèle, à la tête d'un département, Victor Cornil ne cessa, en effet, jusqu'à ces toutes dernières années de s'occuper des affaires de l'État, à la Chambre d'abord, puis au Sénat.

Il est juste de rappeler ici qu'il fut rapporteur devant le Sénat de la loi sur la protection de la Santé publique et l'on peut dire que c'est grâce à ses efforts et à ceux de

Brouardel que cette Assemblée adopta, le 4 février 1902, le projet déjà voté par la Chambre, et dont le pays attendait depuis tant d'années la promulgation et les bienfaits.

En même temps, il poursuivait à la Faculté de Médecine, sans relâche et avec une ponctualité admirable, ses mémorables travaux d'Histologie pathologique.

*
* *

L'œuvre du Maître qui disparaît est immense. Elevé à l'école de deux savants de génie, Cruveilhier et Virchow, qui se complétaient l'un l'autre d'une si harmonieuse façon; rompu de bonne heure à la pratique du microscope dont l'usage était, il y a quarante ans encore, à peu près inconnu des savants français, Cornil débuta par un coup de maître. Il entreprit avec Ranvier la publication du *Manuel d'Histologie pathologique de Cornil et Ranvier* qui, dès le premier jour, se trouva consacré par un succès universel et, en révélant à nos compatriotes les trésors inépuisables d'une science nouvelle, devint la « Bible de la science anatomo-pathologique française ». En relisant cette première édition, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de la précision impeccable des détails, de la concision exemplaire du texte ou du nombre incalculable des découvertes originales dues aux auteurs et, depuis lors, tombées dans le domaine public de la médecine classique.

Bientôt et coup sur coup paraissent : les *Etudes sur les Néphrites*, en collaboration avec A. Brault, livre qui, aujourd'hui encore, fait loi et sert de guide à tous les travaux modernes sur la pathologie du rein; le *Traité de la Phtisie pulmonaire*, dû à l'affectueuse association d'un clini-

cien éminent, M. Hérard, et de l'anatomo-pathologiste déjà consommé qu'était Cornil. Entre temps, ce travailleur acharné et que rien ne pouvait lasser trouvait, à l'hôpital de Lourcine, un champ merveilleux à exploiter : précurseur, pour ainsi dire, génial de la biopsie, il découvrait dans ses *Leçons sur la Syphilis* l'histologie pathologique complète des altérations causées par la vérole dans les téguments, les muqueuses, les ganglions lymphatiques et les vaisseaux.

Sur ces entrefaites et pendant que Cornil, agrégé depuis l'année 1869, multipliant ses autopsies partout où on l'appelait, à Saint-Antoine, à la Salpêtrière, à Laënnec, à la Charité et, plus tard, à l'Hôtel-Dieu, multipliait ses travaux, la chaire de professeur d'Anatomie Pathologique, laissée vacante par Charcot, lui était accordée, en 1882. Essayer d'énumérer les innombrables communications, notes et mémoires qui, durant ce quart de siècle, prirent naissance dans ce laboratoire de l'Ecole pratique, sous la plume féconde de ce grand ouvrier de science, demanderait vingt pages. Qu'il suffise de rappeler que, pendant plus de vingt-cinq ans, chaque jour, le Maître, avec cette tranquillité placide et cette bonhomie souriante qui faisaient sa force, ne cessa de travailler, de regarder et d'écrire. Le *Journal des Connaissances médicales*, dont il fut longtemps, avec son ami dévoué Galippe, le directeur et le rédacteur en chef; les Bulletins de la *Société Anatomique de Paris*, dont, au départ de Charcot, il était devenu le président à vie; les *Bulletins et Mémoires de la Société de Biologie*, au grand renom de laquelle il collabora activement; les *Bulletins de l'Académie de médecine*, à qui il réservait les plus retentissants de ses travaux, fourmillent de ses œuvres.

Tous les travaux de Cornil, sans aucune exception, sont marqués au coin de la science d'observation la plus précise, la plus honnête, comme aussi la plus sûre. Pas un des innombrables détails découverts par son œil expérimenté qui ne soit vrai, ayant été contrôlé à maintes reprises, discuté avec l'esprit critique le plus clairvoyant. Aussi, pas un des faits publiés par lui qui ne soit demeuré acquis à l'actif de la science. Ajoutez à ce labeur immense, qui repose sur des descriptions impeccables, un esprit largement ouvert au progrès, avide des connaissances nouvelles, ennemi de la routine, et heureusement servi par une souplesse perfectible, toujours en éveil et accessible à toutes les découvertes de la science moderne, vous connaîtrez le savant, homme de laboratoire doublé d'un clinicien remarquable, que fut le professeur Cornil. Une preuve décisive, entre tant d'autres, peut être donnée de la largeur de vues et de la perspicacité de cette haute intelligence. A peine le génie de Pasteur commençait à révolutionner de fond en comble la Médecine, que Cornil, aidé de son élève et ami Babès, refondant dans un moule nouveau toute la pathologie traditionnelle, publiait sans retard deux énormes volumes sur les *Bactéries*, dont l'idée générale et maints chapitres mériteront les suffrages de la postérité. En outre et du même coup, le Maître ouvrait dans son propre laboratoire, à la Faculté, un laboratoire annexe, consacré à la Bactériologie et le confiait à ses élèves préférés Chantemesse et Widal.

*
* *

Le professeur n'était pas moins intéressant que son œuvre. Desservi par une voix frêle, mais claire, gêné par un débit

monotone et par des gestes sans chaleur, mal à l'aise devant la grande table vide, recouverte du traditionnel tapis vert et adornée d'un verre d'eau sucrée, Cornil, on peut le dire sans ternir sa mémoire, manquait d'envolées. Mais pour qui se donnait la peine de l'écouter et de suivre avec attention ses descriptions, toujours complétées par des dessins pleins à la fois de précision et d'art, tracés sur le tableau noir, la lumière se faisait grande et le charme était vif. Peu à peu, par un chemin très simple et très sûr, le Maître plaçait ses détails, les groupait en ordre, les imposait à l'esprit des auditeurs avec une telle suggestion de vérité, de « choses vécues », que la mémoire en demeurait à jamais fixée.

Au reste, convaincu que l'enseignement de l'Anatomie pathologique doit être, avant tout, fait pour l'instruction des élèves, Cornil avait demandé, il y a déjà vingt ans passés, que son agrégé spécialisé fit la bonne et pratique besogne, le professeur se réservant l'enseignement supérieur. Il avait organisé, le moins mal possible, les travaux pratiques d'anatomie pathologique, travaux auxquels les élèves seraient obligés de coopérer d'une façon directe, sous la conduite du chef de laboratoire et de ses moniteurs. On sait les résultats de ces sages réformes.

*
* *

L'Homme était plus attachant encore que son œuvre vraiment magistrale. Grand, solidement taillé, à la façon des Arvernes, ses ancêtres, le crâne chauve, le nez violemment busqué, Cornil attirait par un charme tout personnel, fait d'amabilité, de simplicité et de douceur. Doué d'un caractère calme associé à une ténacité héréditaire, il adorait le

travail. Tôt levé, toujours occupé de ses « coupes », il remplissait les heures que lui laissait sa vie publique par les heures consacrées au laboratoire. Lorsque la retraite eut sonné pour lui à l'Hôtel-Dieu, privé de cadavres et de pièces anatomiques, le professeur se rejeta sur les recherches de pathologie expérimentale, qu'il avait depuis longtemps poursuivies avec la collaboration de son élève et ami Coudray, sur les lésions du tissu osseux et des articulations. Le laboratoire et la Faculté lui restaient et il comptait bien y terminer sa vie. Les événements récents, présents à la mémoire de tous, s'y opposèrent. Sa mise à la retraite comme professeur honoraire fut, pour cet homme de travail, un coup rude et douloureux. La mort seule a pu l'arrêter. Il meurt sur la brèche, au moment où un livre, le dernier, allait paraître, consacré aux tumeurs du sein.

Très artiste, dessinant avec un réel talent aussi bien ses « préparations microscopiques » que ses croquis d'aquarelles, Cornil aimait les beaux livres ; les éditions rares, les reliures anciennes lui étaient familières. Et sa collection d'estampes, de gravures, d'aquarelles, d'eaux-fortes et de tableaux de Maîtres est citée parmi les plus célèbres de Paris. Aussi, voulant finir en beauté, il s'en est allé, là-bas, le vieux Maître, attendre, au beau soleil de la Riviera française, parmi la Poésie prenante de cette douce France du Midi, la fin que sa sagace expérience savait prochaine, gardant pour son épouse et sa fille adorées le sourire affectueux et les paroles de bonté qui rassurent encore alors qu'il n'y a plus d'espérance...

La Faculté de Médecine de Paris voit, avec Cornil, disparaître une de ses gloires les plus pures.

ARTICLE DE M. G. MILIAN

PROGRÈS MÉDICAL DU 25 AVRIL 1908

La mort du professeur Cornil a suivi de près sa mise à la retraite. Il s'est éteint à Menton, au milieu des siens, avec la tranquille sérénité qu'il avait en toute chose. La mort l'a pris sans qu'il s'en doutât, tandis qu'il travaillait au lit, à son dernier livre, devant la mer et le soleil. Ainsi, dans la vie, les plus cruels déboires le surprirent sans défiance.

Son existence ne fut qu'un immense labeur. Il a fouillé de son microscope tous les chapitres de la pathologie. Il a tout vu, tout décrit. Son Manuel d'histologie pathologique, en collaboration avec Ranvier, est une merveilleuse et claire condensation de ses observations. Il a publié un volume sur l'histologie de la syphilis. Il a fait avec Brault un livre sur les néphrites, avec Babès deux énormes volumes sur les bactéries, avec Hérard son Traité de la phtisie pulmonaire. Pendant ces dernières années, il s'était attaché, avec Petit, à l'étude des tumeurs des animaux, et avec Coudray aux lésions expérimentales des os, travail ingrat s'il en fut.

Sa technique était aussi simple que lui-même. Point de microtomes extravagants : un simple rasoir sur un chariot.

Pas de colorations extraordinaires : l'hématéine-éosine, la thionine. L'alcool comme fixateur. Avec ces moyens rudimentaires, sur des coupes toujours épaisses où il savait trouver le point favorable, la cellule révélatrice, il faisait des descriptions histologiques merveilleuses d'exactitude et de clarté.

Sa minutie descriptive n'excluait pas la largeur des vues. Il s'est consacré à d'importantes questions d'histologie pathologique générale, qu'en ces temps de polynucléaires, de normoblastes et de macrophages, on a beaucoup méconnues parce qu'il avait des noms simples pour en parler. Malgré le flot des leucocytes en diapédèse, les cellules fixes n'en conserveront pas moins la part prépondérante qu'il leur a assignées dans l'édification des cicatrices, ou dans la production des cellules géantes et leur mobilisation, sous toutes ses formes, n'en restera pas moins démontrée.

On trouvait toujours Cornil au travail : dans son laboratoire, au milieu d'une multitude de bocaux, l'œil au microscope, la pipe à la bouche; chez lui, dans son cabinet, un fez sur la tête et encore sa pipe. Des livres, des tableaux de maîtres, des papiers, des bibelots partout : sur les tables, par terre, sur les chaises. C'était un problème de s'asseoir. La plume à la main, à demi tourné vers le visiteur pour indiquer qu'il l'entendait, regardant de temps à autre d'un œil intéressé par-dessus ses lunettes, il écoutait, avec la même patience bienveillante, l'élève pour un renseignement scientifique, l'électeur en quête d'influence, le secrétaire de mairie aux projets d'intérêt local, le candidat académicien comme le candidat facteur ou conducteur d'omnibus... Il accueillait chacun avec bonté, car il savait

combien la vie est dure à ceux qui travaillent et il les aidait de tout son pouvoir.

Cornil avait pour Ranvier (leurs deux noms sont associés dans l'esprit de tous comme ceux d'Erckmann-Chatrian) une amitié telle que peut en développer une collaboration de nombreuses années à un même enseignement et à un même livre, aussi fut-ce pour lui une grande peine que de constater la défection de cette amitié dans la seule circonstance où elle aurait pu se manifester en votant pour lui à l'Académie des sciences. Heureusement pour son cœur, il eut d'autres amis : Brouardel, Terrier, qui viennent de mourir, avec qui il vécut les jours de 1870 et de la Commune ; H. Labbé ; Hérard, son vieux maître, qui malgré ses quatre-vingt-neuf ans, était à l'église derrière son cercueil...

Ses élèves étaient aussi ses amis. Il les aimait sincèrement et d'une manière désintéressée, uniquement pour la confiance qu'ils lui accordaient et pour la science qu'il leur donnait. Il participait à leurs peines comme à leurs satisfactions. Pendant sa maladie, sa porte était fermée pour tout le monde ; elle était grande ouverte pour ses élèves et dès l'entrée son sourire disait sa joie.

Les derniers mois de sa vie laisseront dans notre mémoire le souvenir d'un visage un peu attristé, malgré son habituelle philosophie. Cornil n'en restera que plus cher à tous ceux qui l'ont approché et qui ont pu apprécier sa science, sa droiture et sa bonté.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

Wellcome Library